

gratuit numéro 105 - novembre 2020

Il s'appelait Mishima

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO **Un génie ?**



Pendant longtemps, la littérature japonaise se résumait en Occident aux œuvres de KAWABATA Yasunari, prix Nobel de littérature en 1968, et à celles de MISHIMA Yukio, tout aussi génial que son aîné sinon meilleur, estiment certains de ses admirateurs. Personnage complexe, il a choisi de se donner la mort de façon spectaculaire il y a 50 ans au moment où le Japon commençait à sortir d'une période de forte agitation. Nous avons voulu revenir sur l'auteur du *Pavillon d'or*, en particulier sur les dernières années de sa vie qui l'ont conduit à afficher des idées politiques radicales et surtout à préférer la mort à la vie. Comme toujours, nous avons fait appel aux meilleurs spécialistes. Bonne lecture !

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Upopoy, Shiraoi, Hokkaidô



© Eric Rechsteiner

La relation du Japon avec les Aïnous, population indigène qui a fini par trouver refuge à Hokkaidô, n'a pas toujours été facile. Il a fallu attendre 2008 pour que le gouvernement les reconnaisse comme population indigène et lance une politique à leur égard. Celle-ci se limite cependant qu'à la reconnaissance de leurs droits individuels et à la promotion de leur culture. En témoigne l'ouverture du Musée national Aïnou qui a ouvert ses portes en juillet après plusieurs mois de retard dû à la crise de la Covid-19.

20 % Tel est la progression des importations de vin en provenance d'Europe. Les viticulteurs français, espagnols et italiens sont les principaux bénéficiaires de l'intérêt des consommateurs nippons pour leurs productions. L'accord de libre-échange conclu entre l'Union européenne et le Japon,entré en vigueur en février 2019, est à l'origine de ce bond en avant qui a surtout profité aux vins espagnols.

SOCIÉTÉ **Les suicides en forte hausse**

La crise sanitaire n'y est sans doute pas étrangère. Toujours est-il que le nombre de suicides est en forte augmentation depuis le début de l'été. Selon la police, le nombre total de suicides a augmenté de 8 % (1 805 cas) en septembre par rapport à l'année dernière, pour le troisième mois consécutif. Les femmes (+ 45 %) et les moins de 30 ans (+ 55 %) sont les plus touchés par ce phénomène.

DÉFENSE **Toujours aller de l'avant**

Après avoir annoncé un budget record de 52 milliards de dollars, afin de lutter contre la double menace constituée par la Chine et l'agressivité de la Corée du Nord, le gouvernement a présenté le dernier né de sa flotte sous-marine. D'une longueur de 84 mètres et une largeur de 9,1 mètres, le Taigei ne devrait entrer en service qu'en 2022 pour devenir le 22e navire de la flotte nippone.



Dans le quartier de Jimbôchô, à Tôkyô, célèbre pour ses librairies d'occasion, on trouve quelques raretés comme cette pochette de disque.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Il s'appelait Mishima Yukio

Le 25 novembre 1970, l'écrivain se donnait la mort de façon spectaculaire. Nous revenons sur ses dernières années.

La vie de MISHIMA Yukio peut être divisée en deux périodes, toutes deux caractérisées par la violence, la mort et les bouleversements politiques. Nous avons voulu nous concentrer sur la seconde moitié de sa vie, en particulier ses dix dernières années, et sur ses relations avec les mouvements les plus conservateurs.

Alors que l'agitation des années 1960 est généralement associée aux manifestations étudiantes de gauche et aux grèves ouvrières, le Japon fourmillait également de groupes ultra-nationalistes. Un rapport de police de 1956 recensait 95 groupes d'extrême droite, comptant au total 67 000 membres. La mobilisation contre le renouvellement du Traité de sécurité nippo-américain en 1960 a été le catalyseur de la formation de nouveaux groupes, si bien qu'en 1962, on en recensait 400, avec 100 000 membres. Les biographes et les commentateurs s'accordent à dire que 1960 fut une année cruciale dans la vie de l'écrivain, car elle a marqué un tournant majeur dans sa carrière. Il était obsédé par les manifestations contre le Traité de sécurité. Bien qu'il n'y ait jamais participé, il a suivi la couverture médiatique des affrontements quotidiens entre les manifestants, la police et les groupes d'extrême droite renforcés par les yakuzas, allant jusqu'à conserver des coupures de presse.

A ce moment-là, MISHIMA Yukio, chouchou des médias, était un écrivain célèbre et avait été pressenti pour le prix Nobel de littérature. Cependant, il n'avait rien écrit de spécifiquement politique jusqu'en juin 1960, lorsque l'un des principaux quotidiens nationaux, le *Mainichi Shimbun,* publia un article dans lequel il louait l'agitation, mais d'un point de vue nationaliste, comme un exemple de la façon dont les Japonais rejetaient le contrôle américain du pays.

Ce papier a inauguré une nouvelle phase dans sa vie où il a exprimé son conservatisme sur la politique et l'état de la société japonaise. Il a atteint un premier sommet avec la publication, en décembre 1960, de la nouvelle *Patriotisme* (*Yûkoku* in *Dojoji et autres nouvelles,* trad. de l'anglais par Dominique Aury, Gallimard, coll. Folio, 2002). Selon Nick Kapur, auteur de *Japan at the Crossroads: Conflict and Compromise after Anpo* (Harvard University Press, 2018, inédit en français), ces événements *"ont éveillé chez lui une compréhension de la puissance du spectacle, et cette compréhension sera une force directrice dans les futurs écrits et son comportement public de la décennie suivante, jusqu'à sa mort spectaculaire, le 25 novembre 1970."*

La droite japonaise a dû se rendre compte de la même chose lorsqu'elle a soudainement cessé de théoriser et est passée à l'action avec une série

d'attaques violentes contre des militants et des politiciens de gauche. Le 17 juin 1960, par exemple, KAWAKAMI Jôtarô, un des leaders de l'opposition, fut blessé lors d'une attaque au couteau, et le 12 octobre, le président du Parti socialiste ASANUMA Inejirô a été poignardé à mort lors d'un débat électoral à la télévision nationale par YAMAGUCHI Otoya, un jeune de 17 ans. Il est à noter qu'après son arrestation, celui-ci s'est pendu après avoir écrit sur le mur de sa cellule *"Shichisei hôkoku"* (Autant de fois que je reviendrai dans ce monde, je donnerai ma vie à mon pays.), les célèbres dernières paroles d'un samouraï du Moyen-Âge et la même devise figurant sur le bandeau de MISHIMA lorsqu'il s'est suicidé.

"A cette époque, ses idées l'ont amené à se brouiller avec ses collaborateurs de longue date au théâtre, les Bungaku-za, à propos de sa pièce Yorokobi no koto *[La harpe de joie, 1964], concernant un complot terroriste et l'infiltration de la police par un communiste radical. De nombreux membres de la troupe étaient des sympathisants de la Chine maoïste et ont refusé de monter la pièce sans ajustements. Dégoûté par la remise en question de sa liberté d'expression, il a définitivement coupé les ponts avec le groupe",* explique son biographe Damian Flanagan (*Yukio Mishima,* coll. Critical lives, éd. Reaktion Books, 2015, inédit en France). Plus surprenant encore, il avait également des relations assez difficiles avec des groupes ultra-nationalistes. *"Dans son roman de 1960,* Après le banquet (Utage no ato, trad. Gaston Renondeau, Gallimard, coll. Folio, 1979)*, il a dressé un portrait peu flatteur d'un homme politique de droite existant. Il est devenu la cible d'une affaire d'atteinte à la vie privée qui a duré des années et qui a été mentalement épuisante. Pendant ce temps, il s'est brouillé avec les autres artistes de sa coterie littéraire, Hachi no kikai* [*Le cercle de l'arbre en pot*]*, lorsque l'écrivain YOSHIDA Ken'ichi, fils de l'ancien Premier ministre YOSHIDA Shigeru, ne l'a pas soutenu lors de la controverse liée à son roman",* ajoute-t-il.

Au printemps 1961, MISHIMA Yukio a fait l'objet de menaces de mort de la part de l'extrême droite. Tout a commencé à l'automne précédent, lorsque la revue mensuelle *Chûô Kôron* a fait paraître *Fûryû mutan* [Un rêve élégant] de FUKAZAWA Shichirô, une satire historique évoquant une révolution de gauche qui se termine par la décapitation de la famille impériale. La réaction des groupes ultra-nationalistes a été telle que non seulement l'auteur mais aussi de nombreux autres écrivains et critiques de gauche qui avaient pris son parti ont dû se cacher. Quant à MISHIMA, il a été visé par des menaces de mort lorsqu'une rumeur évoquant son intervention personnelle en faveur de la publication de la nouvelle s'est répandue. Dans les jours qui ont suivi, des voyous ont commencé à repérer sa maison en vue d'éventuelles attaques, et on dit qu'il a patrouillé son jardin toutes les nuits pendant des semaines, armé d'un sabre de samouraï, pour se protéger.

"Pour beaucoup de gens de moindre importance, toutes ces histoires auraient été écrasantes, mais MISHIMA Yukio a continué, constamment, à expérimenter ingénieusement de nouvelles formes littéraires. En effet, ce qui me frappe le plus dans la dernière période de sa vie, c'est son éthique de travail implacable. Il a non seulement construit ce chef-d'œuvre de haute littérature qu'est La Mer de la fertilité (Hôjô no umi, trad. de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu, Gallimard, coll. Quatro, 2007) *mais aussi un grand nombre de pièces fascinantes - dans les styles occidental et Kabuki - ainsi que des romans psychédéliques comme* [Vie à vendre] (Inochi urimasu, trad. Dominique Palmé, Gallimard, coll. Du monde entier, 2020)*, ainsi qu'un flot apparemment sans fin de commentaires culturels et historiques, de critiques littéraires et de romans destinés au marché féminin. Sa productivité a été tout à fait étonnante, jusqu'à son dernier jour",* poursuit Damian Flanagan.

L'écrivain a dit un jour : *"Je suis sûr que mes actes sont plus difficiles à comprendre que mes romans."* C'est pourquoi certains séparent sa littérature de ses pensées et de ses actions politiques. Son biographe estime que toutes ses œuvres littéraires sont indépendantes, construites autour d'un mélange dense d'influences allant des tragédies grecques aux romans de l'époque Heian (794-1185) en passant par ceux de Raymond Radiguet et George Bataille, ce qui signifie que l'on pourrait discuter sa relation avec la littérature et les idées du monde entier. *"Cependant, il est également vrai qu'il était un individu tellement fascinant, et que sa vie était si évolutive et dramatique, qu'inévitablement chacune de ses œuvres littéraires est une sorte de puzzle. Bien sûr, il n'y avait pas qu'"un" MISHIMA. Il a toujours évolué en tant que penseur et personne, apparemment sans intérêt pour la politique avant de donner sa vie pour ses nouvelles convictions politiques en 1970. C'était un homme extrêmement complexe et il a manifesté cette personnalité de tant de manières différentes qu'il n'y a finalement pas moyen d'aller au fond de ses livres ou de sa vie",* estime Damian Flanagan. Selon lui, il existe toujours un lien dans les œuvres de l'auteur entre la politique, l'esthétique et les questions existentielles. *"Dans ses premières œuvres, des années 1950, les idées politiques sont plus latentes, suggérées plutôt qu'ouvertement exprimées. Les idées sur la beauté et l'identité occupent le devant de la scène. Dans* Le Pavillon d'or (Kinkaku-ji, trad. Marc Mécréant, Gallimard, coll. Folio, 1975)*, par exemple, on peut voir le temple comme une vision transcendante et indestructible de la beauté, mais on peut aussi le lire politiquement comme un symbole de l'empereur lui-même, comme quelque chose d'élémentaire, de sacré et d'indestructible dans la culture japonaise. Lorsque les personnages de la maison de Kyôto traversent tous des crises existentielles, ils cherchent à confirmer leur identité par différents moyens : par des fantasmes sado-masochistes, par l'art et par la politique de droite. MISHIMA lui-même, à ce moment-là, était beaucoup plus intéressé par l'esthétique que par la politique. En fait, on pourrait dire avec plus de justesse qu'il était plus intéressé par le potentiel esthétique de la politique. Dans sa nouvelle de 1961,* Patriotisme*, la toile de fond est l'échec des jeunes officiers de l'armée en février 1936 qui voulaient dissiper les nuages – des politiciens et des industriels corrompus – qui obstruaient la lumière du soleil impérial. Pourtant, ce n'est pas l'arrière-plan politique qui l'intéressait : il s'agissait simplement d'un moyen pour mettre en scène une scène de sexe et de suicide stylisés",* analyse son biographe. *"Il voulait parvenir à cette fin dramatique et magnifique pour lui-même et il s'est rendu compte de plus en plus qu'il avait besoin de la politique pour donner à sa fin un certain pouvoir et un sens. Son dernier jour a été plus un coup de théâtre soigneusement mis en scène qu'une tentative de coup d'Etat. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que la situation politique des années précédentes qui avaient fait de lui un militant de droite, n'avait aucune signification. Une fois qu'il a réalisé la nécessité d'en finir avec la politique de manière magnifique, il s'est jeté de tout cœur dans l'examen des questions politiques".*


Le 25 novembre 1970, avant de se suicider de façon rituelle, l'écrivain s'est adressé aux militaires.

La fin des années 1960 a été marquée par la guerre du Vietnam, la Révolution culturelle en Chine et l'agitation des étudiants dans le monde entier. Il y avait un sentiment palpable de troubles sociaux et politiques, un réel sentiment que les institutions de longue date allaient s'effondrer et qu'un nouveau monde – bon ou mauvais – était en train de naître. *"MISHIMA se place au milieu de ce maelström, rêvant d'être abattu par des insurgés communistes*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Couverture d'une ancienne édition du Tumulte des flots (Shiosai, 1954), dixième roman de l'écrivain.

dans le cadre d'une garde prétorienne défendant l'empereur, tout en imaginant dans un roman comme Chevaux échappés (Honba in *La Mer de la fertilité,* trad. de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu, Gallimard, coll. Folio, 1980) *ce qu'il aurait ressenti en tant qu'extrémiste de droite dans les années 1930. Il a commencé à imiter consciemment les officiers insurgés de la rébellion de février 1936. Il a rêvé de mourir lors des émeutes d'octobre 1969 contre la guerre du Vietnam et a ressenti une déception lorsqu'elles ont été facilement réprimées par la police, ce qui lui a laissé le loisir de trouver un autre stratagème pour organiser sa propre mort. Et pourtant, pendant tout ce temps, il a pu se détacher froidement des tumultes politiques et écrire des œuvres non politiques",* note Damian Flanagan.

Son patriotisme a pris un nouveau tour lorsqu'il a rassemblé entre 80 et 100 étudiants de droite et a formé sa milice privée. Au début, elle s'appelait Armée de défense nationale, mais il en a ensuite changé le nom pour celui de Tate no Kai (La Société du bouclier). Son but avoué était de s'opposer au communisme, de maintenir l'esprit national et de défendre l'empereur. *"J'ai particulièrement visé les étudiants des universités où le conflit ou le traumatisme s'était produit",* avait déclaré l'écrivain dans une interview donnée dans un assez bon anglais. *"Une telle minorité d'étudiants ne pouvant pas être impliquée dans le mouvement de gauche s'est sentie très isolée. Dans un certain sens, ils avaient foi dans leur propre Japon et dans l'esprit japonais, mais le mouvement étudiant de gauche les a complètement niés. Dans la presse, La Société du bouclier était souvent présentée comme un groupe de petits soldats habillés en uniforme de groom. MISHIMA avait dépensé une petite fortune pour ces uniformes, conçus spécialement par IGARASHI Tsukumo qui avait dessiné des uniformes pour le général de Gaulle",* rappelle son biographe.

Sa milice avait même son propre hymne :

Les jeunes guerriers samouraïs se sont levés et ont vécu leur renaissance
La lumière de l'aube brille sur nos joues
Rouge comme le soleil levant sur notre drapeau de la grande vérité
Marcher courageusement Tate no Kai

Son groupe a peut-être été ridiculisé par les médias et l'opinion publique, mais une grande partie de l'establishment politique et militaire avait des sentiments beaucoup plus chaleureux à son égard. *"De nombreux hommes politiques et membres du gouvernement issus du Parti libéral-démocrate ont eu des réunions avec lui et sa milice. Il a même été discrètement encouragé par des fonctionnaires de haut rang à se présenter aux élections",* rappelle Damian Flanagan. Parmi les personnalités rencontrées, figurait NAKASONE Yasuhiro, qui devait devenir ministre de la Défense en 1970 et Premier ministre en 1982. Il a également rencontré SATÔ Eisaku, qui était alors chef du gouvernement. Il a obtenu le soutien des deux hommes. NAKASONE lui présente un officier supérieur des forces armées, et SATÔ, chose incroyable, lui a donné de l'argent en provenance d'hommes d'affaires de droite. Finalement, MISHIMA s'est brouillé avec le premier car il voulait que le Japon possède l'arme nucléaire alors que NAKASONE ne voulait pas aller aussi loin. Entre-temps, les militaires japonais ont accueilli la Tate no Kai à bras ouverts, ce qui lui a permis de s'entraîner régulièrement aux côtés des forces régulières. *"En effet, le jour de sa mort, une petite délégation de cinq hommes de la Tate no Kai a pu prendre un général en otage au quartier général des forces d'autodéfense parce que MISHIMA s'était arrangé pour le rencontrer dans son bureau afin de lui présenter quelques recrues prometteuses de la Tate no Kai",* raconte son biographe.

"Pas de manifestations de rue pour nous ; pas de pancartes ; pas de cocktails Molotov ; pas de conférences ; pas de jets de pierres. Jusqu'au dernier moment, nous refuserons de nous engager dans l'action car nous sommes l'armée la moins armée mais la plus spirituelle du monde. Certaines personnes se moquent de nous en nous appelant des petits soldats. Nous verrons bien", a déclaré Mishima à propos de sa milice.

Finalement, le jour de sa mort, l'écrivain a été impitoyablement raillé par les membres des forces d'autodéfense qui s'étaient rassemblées pour écouter son discours, et pendant de nombreuses années, le reste du pays a essayé de l'oublier. Cependant, selon Damian Flanagan, il reste l'un des géants de la littérature japonaise moderne et jouit toujours d'une forte connexion avec la jeunesse actuelle. *"Au cours des 150 années qui se sont écoulées depuis l'entrée du Japon dans le monde moderne avec la restauration Meiji de 1868, deux écrivains d'une capacité naturelle exceptionnelle se sont distingués par leur tête et leurs épaules : NATSUME Sôseki et MISHIMA Yukio. Si vous deviez ne lire que deux écrivains japonais, ce seraient ceux-là. Superficiellement différents, leur sujet est au fond le même : l'engagement traumatique du Japon dans la modernité",* affirme-t-il.

"Presque tous les autres écrivains japonais de cette longue ère de modernité s'en sont inspirés sous une forme ou une autre. Par exemple, j'ai écrit ailleurs que même un écrivain comme MURAKAMI Haruki – qui prétend avoir "à peine lu MISHIMA" – a en fait été profondément influencé par lui. Non pas parce qu'il a copié son style, mais parce qu'il est allé dans l'autre sens. Le japonais magnifiquement stylisé et beau de MISHIMA signifiait que MURAKAMI devait écrire dans une prose fortement influencée par les Américains, dépouillée de toute référence culturelle japonaise, pour essayer d'échapper à son influence. Où que l'on regarde dans les premiers romans de MURAKAMI, on sent la présence imminente de MISHIMA : il est comme un éléphant dans la pièce. Vu d'aujourd'hui, ce sont vraiment NATSUME et MISHIMA qui comptent, et ce sont ces deux écrivains que j'encourage les jeunes générations, non seulement au Japon mais dans le monde entier, à continuer à lire et à explorer", conclut-il.

MARIO BATTAGLIA

TÉMOIGNAGE L'improbable rencontre

Le cinéaste Toyoshima Keisuke a sorti au printemps un remarquable documentaire sur le dernier débat de Mishima Yukio.

Dans la mobilisation étudiante contre les autorités scolaires et le gouvernement, les Zenkyôtô étaient des organisations étudiantes formées indépendamment dans chaque université. Parmi elles, le Zenkyôtô de l'université de Nihon (Nichidai) et celui de l'université de Tôkyô (Tôdai) étaient les plus connus. Le 13 mai 1969, les membres du Zenkyôtô de Tôdai ont invité Mishima Yukio à participer à un débat pour discuter de leurs approches différentes concernant la politique et la société. La rencontre s'est déroulée salle 900 sur le campus Komaba de l'université de Tôkyô.

Le réalisateur et scénariste Toyoshima Keisuke a réalisé le documentaire *Mishima Yukio vs. Tôdai Zenkyôtô, 50 nenme no shinjitsu* [Mishima Yukio face au Zenkyôtô de Tôdai, 50 ans après] sur cet événement. Diplômé de cette même prestigieuse université, il a ensuite étudié le cinéma à l'American Film Institute de Los Angeles. Après son retour au Japon en 1999, il a commencé à écrire des scénarios pour des réalisateurs tels que Nakahara Shun et Shinohara Tetsuo, et en 2004, il a fait ses débuts en participant à *Kaidan Shin Mimibukuro (Tales of Terror)*, une série de courts-métrages d'horreur et d'épouvante.

Comment en êtes-vous venu à travailler sur ce film ?

Toyoshima Keisuke : TBS est l'une des principales chaînes de télévision privées du pays. Elle a trouvé dans ses archives un enregistrement de deux heures du débat, et après l'avoir restauré en vidéo haute définition, deux producteurs ont décidé d'en faire un film. J'avais déjà travaillé sur un feuilleton télévisé avec l'un d'eux. Etant, comme moi, diplômé de Tôdai, il a proposé mon nom lorsqu'il a fallu choisir un réalisateur.

Il s'agit de votre premier documentaire, n'est-ce pas ?

T. K. : Oui, c'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai d'abord hésité à me lancer dans ce projet. Tout d'abord, je suis plutôt habitué à faire des œuvres de genre comme des films d'horreur et des comédies. Par ailleurs, pour moi qui ai étudié l'histoire du cinéma japonais, un documentaire est un projet à long terme dans lequel l'équipe s'intègre dans l'environnement particulier qu'elle couvre – que ce soit un village rural ou une certaine communauté – en partageant la vie quotidienne et les luttes de ces gens. En d'autres termes, j'avais à l'esprit le travail d'Ogawa Productions dans les années 1960 et 1970 [voir *Zoom Japon* n°79, avril 2018]. Cependant, ce film est complètement différent parce que les événements concernés se sont produits il y a 50 ans, et que la seule chose à faire était de retrouver certains des protagonistes survivants et de les interviewer, en essayant de comprendre ce que ces années avaient signifié pour eux. C'est ce que j'ai entrepris de faire, en gardant l'esprit aussi ouvert que possible. En définitive, nous avons utilisé environ 45 minutes du débat initial. Le reste du documentaire est constitué d'images d'archives et d'entretiens que j'ai menés avec certains des protagonistes, ceux qui ont assisté au débat ou qui connaissaient intimement Mishima Yukio, et quelques personnes plus jeunes (universitaires, auteurs) qui connaissent très bien cette période. Ces entretiens ont d'ailleurs fini par modifier mon approche de l'ensemble du projet. Au début, je voulais simplement expliquer ce qui s'était passé le 13 mai 1969 et essayer de comprendre qui était vraiment l'écrivain. Cependant, plus je parlais avec les témoins – surtout les contemporains de Mishima – plus je me rendais compte que mon film portait aussi sur eux. En d'autres termes, on en vient à comprendre à quel point leur relation avec lui, ou même le simple fait d'avoir assisté au débat, a changé leur vie ; à quel point ils ont été touchés par lui.

Quand vous avez commencé à travailler sur ce projet, que saviez-vous de Mishima et de cet événement en particulier ?

T. K. : Pas grand-chose. Je dois avouer que j'ai été assez surpris par l'offre de TBS car je suis né un an après la mort de l'écrivain et je n'avais jamais été intéressé par lui ou ses livres. Dans un certain sens, j'étais la personne la moins apte à aborder un tel sujet. Mais finalement, mon ignorance s'est avérée être une bonne chose, car je n'avais aucune idée préconçue et je n'avais aucun préjugé, ni pour ni contre Mishima.

Vous êtes diplômé de la même université où Mishima a rencontré les membres de Zenkyôtô ; le même endroit où ont eu lieu certains des affrontements les plus durs entre les manifestants et la police à la fin des années 1960. Comment était l'atmosphère à Tôdai lorsque vous y étiez ?

T. K. : Je suis né en 1971. Je suis donc entré à Tôdai, environ 20 ans après les faits. Les choses avaient complètement changé. Le mouvement étudiant qui avait essayé de changer le monde avait disparu, et avait été remplacé par la génération dite des *"shirake"*, c'est-à-dire une nouvelle génération de jeunes politiquement apathiques. On peut dire que la seule chose que les révolutionnaires des années 1960 avaient laissée était l'idée que quoi que l'on fasse, les choses ne pouvaient pas être changées, alors pourquoi s'en donner la peine. Au Japon, cette attitude à l'égard des questions sociales est devenue encore plus forte dans les années 1980 avec l'économie de la bulle, lorsque tout le monde semblait embrasser un hédonisme débridé. Le pays menaçait de détrôner les Etats-Unis en tant que première économie mondiale, et les choses se présentaient extrêmement bien pour les gens aussi, avec plus d'argent pour tout le monde et la possibilité de profiter enfin de la vie après des années de dur labeur et de sacrifice. Dans de telles conditions, vous perdez toute motivation pour vous rebeller et vous battre dans les rues. Je faisais partie de cette société. Nous aimions la culture pop et quand nous allions au cinéma, nous regardions *Retour vers le futur, Les Gremlins* et *Godzilla*. Notre rêve n'était pas de changer le monde, mais d'atteindre une certaine dose de bonheur personnel. Pour revenir à votre question, j'ai étudié les arts à Tôdai, donc j'ai fréquenté le petit campus de Komaba dans la banlieue de Tôkyô. C'est là que se trouve la salle 900 – le fameux endroit où Mishima a rencontré les étudiants. En fait, pendant tout le temps que j'ai passé à Komaba, je n'ai rien su parce que personne n'en parlait. Ce n'est que beaucoup plus tard, après avoir obtenu mon diplôme, que je l'ai découvert.

Quand vous étiez plus jeune, vous n'étiez donc pas si intéressé que ça par ces événements ?

T. K. : En fait, il y a deux choses qui ont contribué à me rendre méfiant à l'égard des années 1960. La première, c'est d'avoir écouté les histoires de mon oncle. Il avait étudié à l'université Hôsei [un autre foyer de la mobilisation étudiante] et plus tard, chaque fois qu'il parlait de cette expérience, il disait toujours : *"à la fin, tout cela n'a servi à rien."* Il avait l'air très amer à propos de cette période de sa vie. Le deuxième épisode s'est produit alors que je fréquentais une école de bachotage pour préparer mes examens d'entrée à l'université. L'un de mes professeurs était le critique et philosophe Kosaka Shûhei, un ancien membre du Zenkyôtô. Dans les années 1960, il avait perdu quelques dents lors d'un affrontement contre la police anti-émeute et ne les avait jamais faites remplacer, en souvenir de ces *"temps héroïques"*. Quoi qu'il en soit, j'étais déçu qu'une telle personne ne puisse trouver un emploi d'enseignant que dans une école de bachotage. *(rires)*

Au Japon, parler de certains sujets peut être



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Grâce à MISHIMA Yukio vs. Tôdai Zenkyôtô, 50 nenme no shinjitsu *sorti au printemps,* TOYOSHIMA *Keisuke a permis de redécouvrir l'auteur du* Pavillon d'or*.*

un problème, surtout quand ils sont trop proches de la famille impériale ou du passé ultra-nationaliste du Japon. N'aviez-vous pas peur d'aborder une période aussi controversée de l'histoire du Japon ?

T. K. : En effet, j'étais un peu inquiet. Vous vous souvenez peut-être de la mort du réalisateur ITAMI Jûzô après avoir réalisé un film dans lequel il se moquait des yakuzas. Aujourd'hui encore, MISHIMA est vénéré par des groupes d'extrême-droite, j'avais donc peur qu'ils n'aiment pas mon film ou même qu'ils essaient de le boycotter. En outre, les récents gouvernements conservateurs ont essayé de modifier la Constitution, et le risque était aussi qu'ils utilisent MISHIMA pour rallier les gens à leurs idées. Heureusement, rien de tout cela n'est arrivé. D'autant que mon film consiste plutôt à poser des questions ouvertes qu'à présenter une certaine image de l'écrivain ou à offrir des réponses. C'est aux spectateurs de trouver leurs propres réponses.

On se souvient surtout des années 1960 pour les groupes de gauche qui occupaient les campus universitaires et combattaient la police. Cependant, ces années-là, plusieurs groupes d'extrême-droite se battaient pour défendre le statu quo social.

T. K. : Oui, j'ai personnellement interviewé trois membres de la Tate no Kai (La Société du bouclier), le groupe paramilitaire que MISHIMA a mis sur pied en 1968. Deux d'entre eux ont étudié à l'université de Waseda et le troisième à l'université d'études étrangères de Tôkyô. Leur principale motivation pour rejoindre ce groupe était leur crainte qu'une révolution communiste puisse avoir lieu, et qu'il fallait prendre position pour arrêter ce qu'ils croyaient être la fin du Japon. C'est en cherchant un moyen d'éviter ce désastre qu'ils ont rencontré MISHIMA. C'est ainsi, en quelques mots, que la Tate no Kai est née.

Dans votre film, on trouve 13 personnes interviewées. Quelle a été celle qui vous a le plus marqué ?

T. K. : C'est sans aucun doute AKUTA Masahiko. C'est un acteur, un dramaturge et un metteur en scène très lié à la scène du théâtre underground. Il a également publié un magazine sur l'Underground Theater avec TERAYAMA Shûji. A l'époque, il avait 23 ans. Il était l'un des dirigeants du Zenkyôtô au campus Komaba de Tôdai. En fait, c'est lui qui, avec KIMURA Osamu et KOSAKA Shûhei, a organisé la rencontre avec MISHIMA. On le remarque dans l'enregistrement du débat car il tient un bébé (la fille qu'il a eue de son mariage avec une étudiante de Tôdai). C'est lui qui s'adresse à MISHIMA sur un pied d'égalité, mêlant rhétorique et philosophie. En portant un pull en mohair tricoté et en fumant nonchalamment une cigarette, il est clair qu'il veut obtenir une sorte d'effet dramatique, comme s'il voulait prendre MISHIMA au dépourvu. Il cherche à le provoquer en utilisant ses armes théâtrales. Si l'écrivain est sans aucun doute la vedette, AKUTA mérite le prix du meilleur second rôle. Je dois avouer que j'étais plutôt inquiet à l'idée de l'interviewer. Comme je l'ai dit, j'ai commencé ce projet en partant de zéro, ne connaissant presque rien de ces personnes et de ces événements, j'ai donc essayé de préparer mon entretien du mieux que je pouvais.

Parmi les commentateurs, le sociologue historique



MISHIMA Yukio lors de son intervention à Tôdai face aux étudiants du Zenkyôtô.

OGUMA Eiji a dit une chose très intéressante : il a souligné que bien que l'événement ait été annoncé comme MISHIMA contre le Zenkyôtô de Tôdai, les personnes qui l'ont organisé n'étaient pas les membres principaux du Zenkyôtô ; c'était juste une bande d'étudiants en arts. Même l'endroit où la réunion s'est déroulée était le campus relativement calme de Komaba, assez éloigné du campus principal de Hongô, au centre de Tôkyô, où toutes les principales batailles entre les étudiants et la police (y compris le siège de l'auditorium de Yasuda) ont eu lieu quelques mois seulement avant le débat.

Et MISHIMA ? Après avoir terminé ce film, quelle impression vous a-t-il laissée ?

T. K. : J'ai fait la connaissance de MISHIMA pour la première fois à travers ses livres – *Confessions d'un masque (Kamen no Kokuhaku,* trad. Dominique Palmé, Gallimard, coll. Folio, 2020), *Le Pavillon d'or* – que j'ai lus quand j'étais étudiant. Cependant, beaucoup de gens se souviennent maintenant de lui principalement pour la façon spectaculaire et horrible dont il est mort. Pour moi, c'était la même chose. Je n'ai cessé de me demander pourquoi un écrivain aussi accompli a fini par se suicider d'une manière aussi étrange. C'est seulement après avoir travaillé sur ce film que j'ai réalisé que MISHIMA est un personnage complexe qui ne peut pas être réduit à une simple caricature. Il y a d'abord l'artiste, l'auteur de talent. Ensuite, bien sûr, il y a l'homme politiquement engagé. Mais c'était aussi un narcissique, une personne qui aimait se démarquer. Dans ces années-là, il était considéré comme un dandy et a même été élu l'homme le plus cool du Japon par les lecteurs de *Heibon Panchi* [*Heibon Punch*], un magazine populaire pour hommes. Vous avez donc ces trois images complètement différentes : l'intellectuel, l'idéologue et la star. En définitive, on se retrouve avec une énigme, un homme dont la personnalité n'est pas facile à cerner. Le seul point commun entre toutes ces facettes disparates de MISHIMA est que tout ce qu'il a entrepris, il l'a fait avec beaucoup d'intensité et de sincérité, qu'il s'agisse d'écrire des romans, de se battre pour un Japon meilleur ou de sculpter son corps.

Y a-t-il quelque chose qui vous a particulièrement surpris en travaillant sur ce documentaire ?

T. K. : Oui, j'ai été frappé par la civilité de cette rencontre potentiellement explosive entre MISHIMA et le Zenkyôtô. Les années 1960, au Japon comme ailleurs, avaient été une succession d'affrontements violents entre les manifestants et la police, et même entre des factions rivales de gauche. Mais MISHIMA s'est adressé au public de manière assez amicale et les étudiants, tout en étant en désaccord avec ses idées, ont été assez respectueux. En d'autres termes, il n'y a eu aucune des violences que les étudiants ont pu manifester envers leurs professeurs lors des célèbres inquisitions de masse qui se sont déroulées dans toutes les universités du Japon. Là encore, je connaissais surtout MISHIMA, le rebelle qui s'était éventré, mais les images d'un an à peine avant son suicide me montrent un homme qui abordait ses ennemis idéologiques avec calme et sans condescendance. Cependant, je dois reconnaître que j'ai été un peu "déçu" en regardant le débat, car je pensais que les deux parties seraient au moins plus agressives dans l'expression de leurs idées. En effet, le rédacteur en chef de *Heibon Panchi* que j'ai interviewé m'a déclaré qu'à l'époque il avait l'impression que MISHIMA avait une envie de mort et cherchait un endroit pour mourir. Il savait à quel point les étudiants pouvaient être rudes. Peut-être espérait-il que cette rencontre tournerait mal et qu'il mourrait héroïquement au combat.

Vous avez mentionné que MISHIMA avait été élu M. Dandy par les lecteurs de *Heibon Panchi*. En effet, un autre point intéressant concernant la relation complexe de MISHIMA avec la jeunesse japonaise est que, bien que beaucoup d'étudiants ne soient pas d'accord avec ses idées conservatrices, ils vénéraient des gens comme TAKAKURA Ken et SUGAWARA Bunta, deux acteurs qui jouaient principalement dans des films de yakuza et interprétaient des personnages représentant le vieux Japon.

T. K. : N'oubliez pas que MISHIMA lui-même a débuté comme acteur dans un film de yakuza, *Le Gars des vents froids (Karakkaze yarô)* de MASAMURA Yasuzô, en 1960 *(rires)*. Cependant, malgré les apparences, MISHIMA était un conservateur d'un autre genre. Quand j'ai parlé au sociologue UCHIDA Tatsuru, il m'a dit que l'écrivain n'était pas vraiment un extrémiste de droite. L'ultra-nationalisme était alors représenté par des gens comme KODAMA Yoshio, une figure du crime organisé. Celui-ci, par exemple, a travaillé avec la CIA et a utilisé ses contacts pour mobiliser des milliers de gangsters et de gros bras de droite afin de fournir des corps de sécurité pour la visite prévue du président Eisenhower. MISHIMA, au contraire, n'était pas un ami de l'Amérique. Il détestait ce que la société japonaise était devenue en raison de la nouvelle Constitution que les Alliés avaient imposée à son pays. En ce sens, il était plus proche du point de vue des manifestants que les gens ne le pensent. Il a même fait remarquer aux étudiants réunis au campus de Komaba qu'ils aimaient le Japon et détestaient l'Amérique.

Comment pensez-vous que la jeune génération actuelle considère MISHIMA et les événements décrits dans votre film ?

T. K. : C'est difficile à dire. J'espère qu'ils seront inspirés par MISHIMA et l'idéalisme des étudiants, leur volonté de se battre pour leurs idées. Même l'écrivain, juste avant de quitter la scène en 1969, a dit aux étudiants : *"Je crois en votre passion. Je ne crois peut-être en rien d'autre, mais je crois en vous."* Une chose dont je suis sûr, c'est que, à en juger par les choses que les gens affichent sur les réseaux sociaux, il y a un regain d'intérêt pour lui et ses œuvres littéraires. Il est à nouveau considéré comme un homme cool.

PROPOS RECUEILLIS PAR GIANNI SIMONE

RENCONTRE **Aux racines d'une complexité**

Admirateur de l'œuvre de MISHIMA, le romancier HIRANO Keiichirô en est aussi l'un des meilleurs spécialistes.

HIRANO Keiichirô, l'un des plus jeunes lauréats du prestigieux prix littéraire Akutagawa, affirme qu'il ne serait pas romancier sans sa rencontre avec l'œuvre de MISHIMA Yukio. Il est né en 1975, à une époque où les gens se souvenaient encore bien des circonstances dans lesquelles l'écrivain avait mis fin à sa vie. A l'école primaire, son instituteur avait évoqué l'existence d'un étrange écrivain nommé MISHIMA, qui s'était introduit au quartier général des forces d'autodéfense et avait commis un *seppuku* ou suicide rituel. Cette histoire a laissé une forte impression sur le jeune HIRANO. Au collège, il a commencé à lire les chefs-d'œuvre de la littérature japonaise moderne, les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il découvre, à 14 ans, *Le Pavillon d'or*. Il a tellement été absorbé par ce roman qu'il en a même oublié de manger et de dormir. Depuis, il est devenu un expert de tout ce qui concerne MISHIMA auquel il a consacré plusieurs essais.

Vous faites partie des 13 personnes interviewées dans le documentaire de TOYOSHIMA Keisuke, *Mishima Yukio vs. Tôdai Zenkyôtô, 50 nenme no shinjitsu*. Je dois avouer que j'ai trouvé le débat plus amical que je ne le pensais.

HIRANO Keiichirô : Même si le débat a été annoncé, de façon plutôt sensationnelle comme un match entre l'écrivain et le Zenkyôtô, la plupart des personnes qui ont assisté à l'événement du 13 mai 1969 étaient de simples étudiants. Ils étaient probablement en admiration devant MISHIMA, ou tout simplement nerveux et excités d'avoir la chance de le voir sur scène. Quant aux divergences apparemment irréconciliables entre les deux camps, il est vrai que MISHIMA voulait rendre son caractère sacré et sa dignité à l'empereur, mais il était également très critique à l'égard du Japon d'après-guerre. Il estimait que la nouvelle Constitution appliquée par les Etats-Unis avait dégradé le pays. En ce sens, il s'est montré compatissant avec les étudiants. Dans une certaine mesure, leurs idées étaient plus proches qu'on ne pourrait le penser. En outre, le rival de MISHIMA était peut-être le puissant Zenkyôtô, mais en fin de compte, les étudiants sont des étudiants. En ce qui concerne l'âge, MISHIMA aurait pu être leur père, et dans les images du débat, on peut voir que, sans être condescendant, il se montre doux avec eux alors que les étudiants, eux, lui témoignent un grand respect. Il se trouve que j'ai 45 ans maintenant – le même âge que lui quand il est mort – et je parle souvent aux jeunes, donc je peux m'identifier à son approche.

Beaucoup de gens ont fait remarquer que le MISHIMA qui a rencontré les étudiants en 1969 et celui qui s'est suicidé un an plus tard étaient très différents. Cependant, vous ne semblez pas voir de contradiction entre les deux.

H. K. : La personnalité de MISHIMA était extrêmement difficile à cerner. Il aimait dire et faire des choses contradictoires, confondre son public. J'ai eu l'occasion de parler à de nombreuses personnes qui l'ont connu de son vivant comme le graphiste YOKOO Tadanori (voir *Zoom Japon* n°79, avril 2018), le chanteur et acteur MIWA Akihiro ou encore l'homme politique de droite SUZUKI Kunio. Chacun d'entre eux voit en lui une personne différente, un personnage différent, le seul trait commun étant qu'il le trouvait immensément charmant. Si vous avez cela à l'esprit, il est plus facile de comprendre son comportement de gentleman pendant le débat.

Ce numéro de *Zoom Japon* se concentre sur la vie et l'œuvre de MISHIMA dans les années 1960, lorsque ses idées politiques ont pris le dessus. Cependant, il n'est pas facile de les séparer des dernières années de la première partie de sa vie.

H. K. : Le passé de MISHIMA est certainement important pour approcher la vraie nature de son personnage. Par exemple, le fait qu'il soit devenu plus tard un culturiste passionné peut être relié à son enfance, lorsqu'il était un garçon malade et maigre. Et puis, il y a son expérience de la guerre. Entre 1931 et 1945, le Japon était en guerre. Cela signifie que MISHIMA, qui est né en 1925, a grandi dans cette atmosphère particulière. Il rêvait de se battre, et même de mourir, pour son pays. Puis, en 1944, à 19 ans, il a reçu un avis de conscription, mais il a été déclaré inapte au service militaire. Il est resté à la maison et a survécu alors que de nombreux garçons du même âge sont morts à la guerre. Je pense que l'expérience d'avoir été étiqueté par la nation comme "malade" et "inutile" a eu un impact énorme sur sa vie.

Vous voulez dire qu'il s'est senti coupable de



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Depuis son suicide en 1970, de nombreux livres ont tenté d'analyser sa personnalité complexe.

ne pas être allé à la guerre ?
H. K. : Je pense qu'il s'est surtout senti "coupable d'être un survivant", étant l'un des rares chanceux à avoir survécu quand beaucoup de ses amis et camarades de classe sont morts à la guerre. Vous devez comprendre que pour beaucoup, probablement la majorité des Japonais, la guerre du Pacifique était une guerre juste. Lorsque le Japon s'est emparé de la Mandchourie en 1931 et a ensuite envahi la Chine en 1937, nombreux sont ceux qui ont critiqué le gouvernement pour ce qui était considéré comme une guerre d'agression. Mais lorsque le Japon a attaqué Pearl Harbor en 1941, l'opinion générale était que le pays avait été forcé de lutter contre une puissance impérialiste. Tout d'un coup, la guerre est devenue une bonne chose et, surtout, le Japon a commencé à être considéré comme une victime et non comme un agresseur. MISHIMA partageait cette opinion. En fait, on ne trouve pratiquement aucune référence à la Chine dans ses écrits. En revanche, il n'a cessé d'être fasciné par l'héroïsme des soldats japonais, en particulier les kamikazes.

Comment son expérience de la guerre a-t-elle affecté sa vie ultérieure ?
H. K. : L'élément autobiographique se retrouve dans nombre de ses œuvres, à commencer par son roman révolutionnaire *Confessions d'un masque,* dont le protagoniste, comme MISHIMA, n'a pas fait la guerre. Ce qui préoccupe le héros, c'est qu'en tant que survivant, il doit utiliser son temps de manière satisfaisante et significative. C'est ce qu'il a lui-même ressenti à l'époque. Le problème était que le débat politique et social de l'après-guerre était monopolisé, une fois de plus, par ceux qui avaient eu une expérience directe des combats. Le romancier ÔOKA Shôhei, par exemple, dans son livre *Les Feux (Nobi,* trad. Rose-Marie Makino-Fayolle, Autrement, 2019*)*, s'inspire de son expérience de la guerre aux Philippines. D'autres intellectuels ont vécu des moments beaucoup plus durs que MISHIMA. Puis il y a eu la jeune génération, comme par exemple ÔE Kenzaburô qui avait dix ans de moins que lui, qui était clairement opposé à la guerre et qui militait pour une société plus démocratique. Je pense que MISHIMA n'était pas sûr de savoir comment positionner son discours politique. Quand il a essayé de parler de la guerre, on lui a rappelé qu'il n'était pas allé au front. Au cours des années 1950, il a cherché à se rendre célèbre à la fois en s'adressant aux médias et en publiant plusieurs romans populaires et légers en plus des principaux titres pour lesquels il s'était déjà fait un nom. Il n'est devenu proche des idées de droite que plus tard dans sa vie.

Dans les années 1960, MISHIMA a commencé à écrire des ouvrages à fort message politique. En 1961, par exemple, il a publié la nouvelle *Patriotisme* qui traitait de l'incident du 26 février, tandis que *La voix des esprits héroïques [Eirei no koe]* est une autre nouvelle de 1966 qui était basée sur l'esprit du corps des kamikazes. Était-ce sa réaction face au changement des temps ?
H. K. : Le malaise des années 1960 a fini par exacerber son propre désarroi et son sentiment d'aliénation par rapport à la société d'après-guerre. A mesure que le mouvement étudiant se renforçait, je pense qu'il a commencé par s'interroger sur sa place dans le monde littéraire et sur sa propre position dans l'arène politique. Comme je l'ai dit, immédiatement après la guerre, il ne pouvait pas bien exprimer son attitude politique parce qu'il y avait toutes ces autres personnes ayant une expérience réelle du conflit qui en parlaient constamment. Mais dans les années 1960, avec les manifestations contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain et les groupes d'étudiants de gauche qui se battaient dans la rue, la possibilité de s'engager en politique s'est à nouveau présentée. Il pouvait enfin discuter de ses idées avec une jeune génération qui, comme lui, n'avait aucune expérience de la guerre.
A mon avis, même la sexualité a joué un rôle important dans son aliénation. En tant qu'homosexuel, MISHIMA avait le sentiment qu'en dépit d'une plus grande tolérance dans la société et d'une plus grande ouverture à la discussion sur ce sujet, les homosexuels restaient une minorité opprimée. En effet, bien qu'il ait abordé l'homoérotisme dans plusieurs de ses œuvres, il n'a jamais ouvertement fait son coming out.

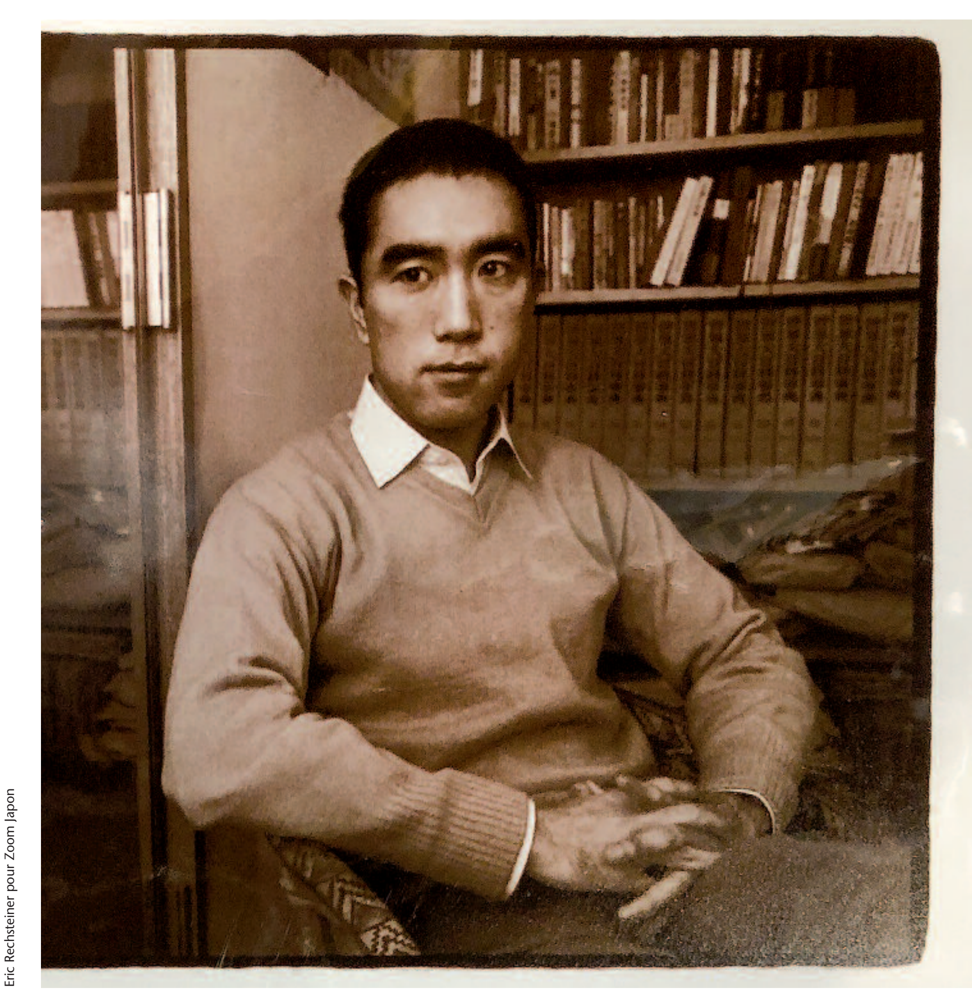
Si MISHIMA était encore en vie, comment pensez-vous qu'il jugerait le Japon contemporain ?
H. K. : Même ÔE Kenzaburô dans son roman *Adieu, mon livre ! (Sayônara, watashi no hon, yo !*, trad. Jean-Jacques Tschudin, Editions Philippe Picquier, 2013) pose la même question. Je pense qu'il serait déçu. Il regretterait la perte des valeurs traditionnelles et l'émergence du mondialisme. Il n'aimerait probablement pas non plus Internet. En ce qui concerne le discours politique, il est vrai que la tentative de l'ancien Premier ministre ABE Shinzô de modifier l'article 9 de la Constitution (afin de faire reconnaître pleinement et officiellement l'armée) peut être considérée comme la continuation des idées de MISHIMA. Cependant, l'écrivain lui-même était très critique à l'égard du Parti libéral-démocrate qui a dirigé le Japon presque sans interruption depuis la fin de la guerre. La raison en est que les conservateurs et les droitiers d'aujourd'hui essaient toujours de vendre une image très positive du pays. A leurs yeux, le Japon est unique et merveilleux, même si leurs arguments sont souvent de niveau plutôt bas (par exemple, le monde entier envie nos toilettes Washlet). MISHIMA, au contraire, n'aimait pas la façon dont le Japon a changé après la guerre. Il désirait un Japon plus ancien, incarné par la figure divine de l'empereur, où les valeurs traditionnelles étaient encore respectées.

En parlant de la vision hypothétique de MISHIMA sur le Japon actuel, même l'image et le rôle de l'empereur ont beaucoup changé au cours des 50 dernières années, surtout si l'on considère les excuses de l'empereur Akihito pour la guerre d'agression du Japon en Asie et sa visite dans plusieurs pays et sur les champs de bataille de la guerre du Pacifique.
H. K. : Akihito a été un empereur plutôt libéral (voir *Zoom Japon* n°89, avril 2019) et ses idées ont souvent contrasté avec celles d'ABE et du Parti libéral-démocrate, à tel point que, grâce à lui, de nombreux hommes politiques de gauche ont réévalué la figure de l'empereur. Personnellement, je ne suis pas d'accord avec leur attitude. A mon avis, l'institution impériale devrait être jugée indépendamment de la personne qui occupe effectivement cette position à un moment donné. Pour MISHIMA, c'était la même chose : chaque fois qu'il parlait de l'empereur, il ne précisait pas non plus ce qui, à son avis, faisait de lui "l'empereur idéal". Il est certain qu'il avait une attitude conflictuelle envers Hirohito (le père d'Akihito). D'un côté, l'un de ses plus beaux souvenirs était la visite de Hirohito dans son école où, à 16 ans, il a fait ses débuts littéraires avec sa première histoire publiée en dehors des magazines scolaires. De l'autre côté, cependant, il ne pouvait pas lui pardonner de ne pas avoir reconnu la tentative de coup d'Etat de 1936 (incident du 26 février) et surtout d'avoir nié sa propre origine divine à la fin de la guerre. Avant la guerre, il existait un fort sentiment de communauté entre l'empereur et ses sujets. L'empereur était le chef de la famille japonaise et ses enfants étaient prêts à mourir ensemble pour lui. Mais après la guerre, l'empereur est devenu une personne ordinaire. Les médias l'ont de plus en plus couvert, lui et sa famille, le transformant en une sorte de célébrité. MISHIMA méprisait ce qu'il appelait *"shûkanshi tennôsei"* (système impérial des hebdomadaires) car pour lui, l'idée de relier l'empereur au peuple en éliminant sa dignité relevait d'une grave erreur.

Certains disent que l'une des raisons de son suicide est sa déception de ne pas avoir reçu le prix Nobel de littérature. Pensez-vous que s'il avait reçu ce prix, il aurait pu changer ses plans ?
H. K. : Je pense que MISHIMA rêvait de ce prix. Il avait beaucoup d'admirateurs au Japon, même parmi les critiques littéraires, mais il n'avait jamais remporté le prix Akutagawa, et peu après la guerre, il avait été refusé pour plusieurs prix. Il a donc cherché à obtenir l'approbation de l'étranger. Il a



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

MISHIMA Yukio rêvait d'obtenir le prix Nobel de littérature.

courtisé les médias étrangers et a même commencé à donner des interviews en anglais.
MISHIMA a été nommé cinq fois pour le prix Nobel. Je pense que s'il l'avait gagné à la fin de la trentaine (bien qu'il soit très inhabituel de donner le prix à un auteur aussi jeune), il ne se serait pas suicidé. Cependant, dans la première moitié des années 1960, il a connu un effondrement créatif. Il a perdu son sens de l'orientation et s'est essayé à différents sujets, mais les romans qui en ont résulté n'ont pas été à la hauteur de ses meilleures œuvres, à savoir *Confessions d'un masque* et *Le Pavillon d'or*. Il a été particulièrement blessé par l'accueil mitigé réservé à *Kyôko no ie [Maison de Kyoko]* en 1959. Le problème a été aggravé par le fait que ses livres ne se vendaient pas bien. Selon le livre de HIROSE Naoki, ils ne dépassaient plus les 10 000 à 20 000 exemplaires, ce qui était assez déprimant par rapport à ÔE Kenzaburô et d'autres auteurs plus jeunes dont les livres se vendaient à plus de 100 000 exemplaires. Mon opinion sur cette période est donc que MISHIMA a perdu confiance en lui et qu'au moment où il a atteint la quarantaine, il planifiait déjà sa propre mort. Il est intéressant de noter que deux nouvelles de 1960, *Ai no shokei [Adonis, exécution d'amour]* et *Patriotisme*, se terminent par une horrible scène de suicide rituel qui, soit dit en passant, est imprégnée d'un haut degré d'érotisme. Il semblait devenir obsédé par le jeu et la mort en beauté.

Il faut également noter que MISHIMA a toujours été fasciné par les personnes décédées jeunes.
H. K. : C'est vrai. MISHIMA a idéalisé des gens comme Raymond Radiguet [romancier et poète français mort à l'âge de 20 ans], les officiers de l'incident raté du 26 février et les kamikazes. Il était douloureusement conscient que sa génération n'avait produit aucun modèle parce que tant de personnes de son âge avaient été tuées à la guerre.

C'est au cours de ces années qu'il s'est fait plus entendre sur ses idées de droite, n'est-ce pas ?
H. K. : Plus qu'un extrémiste de droite ou un ultra-nationaliste, MISHIMA soutenait la théorie dite du *Tennô-shugi* qui tournait autour de la souveraineté de l'empereur. Cependant, il est vrai que les jeunes qu'il rassemblait autour de lui – les étudiants qui allaient devenir membres de sa milice privée Tate no Kai – étaient recrutés par le biais d'annonces placées dans des journaux ultra-nationalistes. Même pendant cette période, je peux encore voir une sorte de tension entre le fait de ne pas vouloir mourir et celui de devoir mourir. Je dirais qu'au moins une partie de lui avait le désir de vivre plus longtemps et d'être productif, comme TANIZAKI Jun'ichirô qu'il admirait. Cependant, en s'associant à ces étudiants, il a mis en route un processus qu'il n'a finalement pas pu contrôler. Par conséquent, je pense que même s'il avait remporté le prix Nobel en 1968 à la place de KAWABATA Yasunari, il aurait été difficile de se retirer et de revenir à son ancienne vie d'homme de lettres.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

EXPOSITION Secrets de beauté

Après les mois chaotiques liés à la crise sanitaire, la Maison de la culture du Japon à Paris a choisi de placer sa rentrée sous le signe de la beauté japonaise. En collaboration avec le POLA Research Institute of Beauty & Culture, elle propose une exposition d'estampes autour du thème du maquillage et des coiffures à l'ère d'Edo. L'exposition se fera en deux temps (7 octobre – 28 novembre et 3 décembre – 6 février 2021).



© POLA Research Institute of Beauty & Culture

101 bis, quai Branly 75015 Paris
Tarif 5 € / réduit 3 €

MANGA Une perle franco-japonaise

Antoine Dole, alias Mr Tan, aime le Japon. Il l'a prouvé dans plusieurs de ses œuvres précédentes. Sa rencontre avec une jeune illustratrice japonaise lui a permis de mettre en images ce magnifique conte *Jizo* qui entraîne le lecteur dans un voyage initiatique particulièrement prenant. Il raconte l'histoire d'Aki qui ne retrouve pas le chemin de chez lui jusqu'au moment où Jizo, un étrange garçon se propose de l'aider. Fondé sur la perception du Français du folklore nippon et le trait soigné et précis de Mato, ce manga est une petite merveille.



Jizo, de Mr Tan (scénario) et Mato (dessin), Glénat, coll. Seinen, 10,75 €.

PHOTOGRAPHIE Pour l'amour du tatouage

Après être tombé presque dans l'oubli, l'*irezumi* (tatouage) a retrouvé droit de cité au Japon (voir *Zoom Japon* n°65, novembre 2016). Depuis une vingtaine d'années, sous l'influence de la culture américaine et d'idoles du show-biz, des salons de tatouages ont désormais pignon sur rue dans les quartiers branchés, tels que Harajuku ou Kôenji à Tôkyô, alors qu'auparavant les tatoueurs exerçaient discrètement et que le tatouage était associé à la criminalité. La galerie &CO119 propose jusqu'au 23 janvier 2021 une belle exposition autour des travaux de 5 artistes (Achim Duchow, Irina Ionesco, Chloé Jafé, Takagi Akimitsu et Watanabe Hitomi) qui ont surtout exploré l'art du tatouage dans l'univers interlope où se faire tatouer participe moins d'un effet de mode que d'un style de vie.



Untitled, ©Takagi Akimitsu, courtesy Pascal Bagot

DR

119 rue Vieille du Temple, 75003 Paris
mercredi — samedi 12h - 19h

NIHONGOTHÈQUE

Katakanago

Cher Monsieur Gauthier,
Vous avez été mon dernier professeur de français langue étrangère, et je pense souvent à vous qui n'acceptiez jamais d'entendre "ok" à la place de "d'accord". Grâce à vous, je me suis mise à acquérir sérieusement la langue de Molière. Or, Monsieur, aujourd'hui mon chef m'envoie des courriels commençant par "Hello la team". De plus, mon lieu de travail propose le "team building" et ma cantine sert des plats "végétariens friendly". Hélas, je dois donc m'adapter à ce langage vivant, en captant la tendance sinon je me fais vite étiqueter comme vieille.
Savez-vous que les anglicismes envahissent également la langue de Mishima ? Appelés *gairaigo* ou plus couramment *katakanago*, ces nombreux termes "japonglais" tels que *kêki* (cake) ou *takushî* (taxi) s'écrivent avec le syllabaire phonétique *katakana* retranscrivant des mots d'origine étrangère.



A l'instar des mots franglais, les *katakanago* sont évidemment difficiles à saisir pour les anglophones et leur usage abusif s'accélère de plus en plus. Cette année, dans le cadre de la COVID-19, tandis que la responsable de la capitale japonaise a lancé le *Tôkyô arâto (alert)* pour décréter l'état d'urgence, le gouvernement a imaginé une campagne baptisée *Gôtsû toraberu (Go To Travel)* afin de relancer le tourisme intérieur et une autre pour sauver la restauration nommée *Gôtsû îto (Go To Eat)*, on dirait la cousine d'Uber Eats. Récemment, l'économiste Takenaka Heizô, ancien ministre des Affaires intérieures, a suscité la polémique avec l'idée d'un *bêshikku inkamu (basic income)*, revenu de base équivalent à 560 €. J'espère que ceux qui en ont besoin comprennent de quoi il parle, sans être intimidés par le terme. Monsieur, ma maîtrise des anglicismes dans les deux langues me permet de faire semblant d'être à la pointe d'un nouveau "lifestyle" et pourtant, votre culture linguistique précise me manque. Monsieur, portez-vous bien malgré cette situation "gravement préoccupante", comme dit l'Académie française.
Cordialement,

Koga Ritsuko



LITTÉRATURE Une histoire de *furusato*

Pour son premier roman traduit en français, TAKAHASHI Hiroki nous entraîne dans le nord du pays.


Paysage de rizière avec en arrière-plan le mont Iwaki, Tsugaru.

Hirosaki satoyama tourism

"Un village natal où il n'y a rien d'autre que des bains publics, une station-service, des champs, des rizières et des pommiers". C'est en ces termes qu'Akira, la forte tête du collège, répond à Ayumu perplexe devant l'affirmation de son camarade qui exprime le désir de voir son *furusato* (village, pays natal) englouti. Cette scène d'*Okuribi, renvoyer les morts* résume assez bien l'histoire de ce roman qui se déroule dans la région de Tsugaru, au nord-ouest de l'Archipel. C'est donc là qu'Ayumu s'installe avec sa famille après un énième déménagement lié au travail de son père. Habitué à changer régulièrement d'établissement, le jeune garçon n'a jamais eu de grandes difficultés à s'adapter et à s'intégrer. En arrivant à Hirakawa, dans la préfecture d'Aomori, il fait une nouvelle fois preuve de sociabilité et parvient à se faire admettre dans le petit groupe de garçons de sa classe dont le leader est Akira. Celui-ci impose sa loi, les jeux, les récompenses et les punitions en se servant d'un jeu de carte qu'il manipule de telle sorte qu'il s'arrange bien souvent pour que Minoru, son souffre-douleur, perde.

Récompensé par le prix Akutagawa, équivalent du Goncourt, TAKAHASHI Hiroki construit un récit dans lequel on suit Ayumu dans la découverte de ses camarades, mais surtout dans celle d'une région et de ses traditions. Alors qu'il approche de ses 15 ans et qu'il s'apprête en quelque sorte à sortir de l'enfance, le collégien semble prendre de plus en plus conscience de l'environnement qui l'entoure. A côté de son regard sur le comportement de ses camarades, en particulier celui d'Akira avec ses accès de violence, Ayumu comprend qu'il évolue dans un univers auquel il n'appartient pas. Il ne suffit pas de s'entendre avec les autres élèves pour faire partie de leur monde. Avec une belle subtilité, mais aussi avec une grande force, l'auteur met en lumière l'importance des racines et du lien avec la terre natale. A la différence de sa mère qui, elle, n'a jamais réussi à s'intégrer (*"Où qu'ils aillent, elle n'arrivait pas à se faire d'amis parmi ses voisins"*), Ayumu n'est pas en mesure d'évoquer son "pays natal", c'est-à-dire de pouvoir se raccrocher à un élément tangible et constitutif de son être. D'ailleurs, dès la première page du roman, on s'adresse à lui comme *"le relégué"*. Comme l'a expliqué l'essayiste ARAKI Hiroyuki, le *furusato* est perçu comme une matrice dont on dépend pour son existence même.

Dès lors, on comprend les intentions de l'auteur qui met en évidence un malaise lié justement à l'impossibilité pour Ayumu de se fondre dans le paysage. *"Dans ce vertige doré grouillaient des êtres humains qu'il ne comprenait pas, exaltés par un jeu qu'il ne comprenait pas, et l'environnement se couvrait de sang"*, écrit TAKAHASHI Hiroki qui nous offre une belle réflexion sur ce Japon des terroirs en déclin. Le collège que fréquente Ayumu est sur le point de fermer et on peut considérer ce livre comme l'appel d'un jeune romancier, lui aussi originaire d'Aomori, qui craint de voir s'effondrer son univers même s'il n'est composé que de rizières, de pommiers et de bains publics.

ODAIRA NAMIHEI

RÉFÉRENCE

OKURIBI, RENVOYER LES MORTS, de TAKAHASHI Hiroki, trad. par Miyako Slocombe, Ed. Belfond, 20 €.

ARCHITECTURE Un bien bel ouvrage

Au Japon où la notion de patrimoine architectural n'existe pas, l'opus de Benoît Jacquet et Jérémie Souteyrat s'impose.

Comme le remarquait malicieusement une personne sur un réseau social après l'annonce de la parution de *L'Architecture du futur au Japon : utopie et métabolisme, "Le Lézard, c'est la ruine dans la joie"*. Il ne s'agissait pas de critiquer les prix pratiqués par l'éditeur de Poitiers, mais plutôt de mettre en avant la qualité de ses livres qui, en tant qu'amateurs de livres sur le Japon, nous incite à tous les acheter. Entre *Fantastique Edo*, de ZENYÔJI Susumu (trad. de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel, 18 €), magnifique guide illustré de l'époque d'Edo qui ravira les amoureux d'histoire, et *Gamma Draconnis,* manga hybride fruit de la collaboration entre Benoist Simmat et Eldo Yoshimizu (24 €), il est vrai que Le Lézard noir nous gâte encore en cette fin d'année.

C'est aussi une page d'histoire que Benoît Jacquet et Jérémie Souteyrat nous proposent avec leur bel ouvrage consacré au métabolisme, ce mouvement architectural apparu au Japon dans les années 1960 alors que le pays s'apprête à devenir la troisième puissance économique de la planète. *"Pour la première fois depuis le début du XXe siècle, les architectes japonais vont être amenés à penser la dimension architecturale selon une échelle dépassant tout ce qu'ils avaient pu connaître auparavant"*, souligne Benoît Jacquet dans l'introduction avant de s'interroger sur ce qu'est le mouvement métaboliste lancé à l'initiative d'une génération d'architectes, tous nés avant la Seconde Guerre mondiale, qui a connu de fait des époques très contrastées. Dans *Metaborizumu 1960,* KAWAZOE Noboru tente de le définir de la manière suivante : *"Métabolisme est le nom d'un groupe dans lequel chaque membre propose plusieurs projets pour le monde à venir. Nous considérons la société humaine comme un processus vital. La raison pour laquelle nous utilisons ce terme biologique, le métabolisme, est que le design comme la technologie doivent, selon nous, être en phase avec la société humaine".*



Forts de cette ambition, les architectes ont entrepris plusieurs projets de construction qui expriment à la fois une vision nouvelle d'une hyper-modernité à un moment où le pays, qui a complètement tourné la page de la reconstruction, est confronté à une transformation socio-économique telle que les villes doivent évoluer faute de quoi elles risquent d'imploser. Leurs réalisations souvent révolutionnaires sont aujourd'hui menacées de disparition. Certaines même ont déjà été détruites entre le moment où le photographe Jérémie Souteyrat (longtemps collaborateur de *Zoom Japon*) a entrepris de les recenser et la publication de l'ouvrage. Car au Japon, à la différence de la France et nombre de pays occidentaux, on ne voue pas un culte au patrimoine architectural. *"En effet, il est rare qu'un bâtiment japonais résiste à la crise de la quarantaine : on le remplace par un bâtiment neuf, plus adapté au marché de l'immobilier"*, rappelle Benoît Jacquet.

Dès lors, leur ouvrage peut être aussi considéré comme une boîte à trésor que l'on ouvre pour admirer des objets uniques. Le talent de Jérémie Souteyrat sublime les bâtiments et permet, notamment pour ceux comme l'annexe au sanctuaire shintoïste d'Izumo qui ont été rasés, d'avoir la sensation de pouvoir les toucher. Voilà pourquoi ce livre doit figurer dans les rayons de nos bibliothèques sans quoi nous perdrons définitivement toute trace de ce passé récent. C'est d'autant plus important que *"les architectes métabolistes ont compté parmi les premiers à concevoir une architecture qui ne prétendait pas s'inscrire dans une temporalité longue, mais plutôt s'adapter à l'évolution des modes de vie et de consommation"*, note l'auteur des textes de ce beau volume richement illustré. Il est aussi composé de nombreuses interviews, notamment de KUROKAWA Kishô, concepteur de l'une des œuvres les plus représentatives du mouvement métaboliste : la Nakagin Capsule Tower (voir *Zoom Japon* n°66, décembre 2016). C'est elle d'ailleurs qui figure sur la couverture de *L'Architecture du futur au Japon : utopie et métabolisme.* Construite en 1972, elle a jusqu'à présent échappé à la destruction par son statut de copropriété. Mais il est probable qu'elle ne résiste pas longtemps à la pression. Raison de plus pour se procurer d'urgence ce livre !

GABRIEL BERNARD

RÉFÉRENCE

L'ARCHITECTURE DU FUTUR AU JAPON : UTOPIE ET MÉTABOLISME, de Benoît Jacquet (textes) et Jérémie Souteyrat (photos), Le Lézard noir, 45 €.

VOIR Un *yokochô* peut en cacher d'autres

Symboles de l'après-guerre, ces rues souvent commerçantes connaissent un regain d'intérêt.

Yokochô, signifie littéralement "la rue d'à côté", ou plus exactement les "ruelles perpendiculaires à une rue principale". Ce mot, à l'origine, est un terme administratif lié à l'urbanisation à l'époque d'Edo (1603-1868), mais pour les Japonais d'aujourd'hui, il évoque surtout les ruelles animées par les commerces de bouche souvent populaires. *Yokochô* est teinté de l'atmosphère typique de l'ère Shôwa (1925-1989), avec des rues étroites aux lumières tamisées. Rien de plus normal, puisque les *yokochô* sont les témoins de l'époque de l'après-guerre. A Tôkyô, les marchés noirs et les stands de nourriture ont poussé dans les décombres de la ville dévastée par les attaques aériennes de la Seconde Guerre mondiale. Collées les unes aux autres, ces baraques, où les Tokyoïtes affamés venaient se remplir le ventre, proposaient bols de soupes ou brochettes.

Beaucoup de ces *yokochô* ont disparu depuis, mais certaines ont échappé à l'urbanisation et à l'investissement pour le développement et la spéculation de la ville. Longtemps considérées comme démodées et réservées aux anciens, iles regagnent en popularité ces derniers temps grâce à la nouvelle génération pour qui cette atmosphère est nouvelle et attirante plutôt que vieillotte, et aux touristes étrangers qui aiment se retrouver dans des décors aperçus dans des films.

Dans la capitale, vous pouvez déambuler dans :

– *Ameyoko (Ameya yokochô)*, à Ueno :
Sans doute la plus connue de toutes. Né au lendemain de la guerre, rassemblant des marchandises venues du Nord (la gare d'Ueno étant l'équivalent de la gare du Nord à Paris) et abritant les communautés chinoise et coréenne.



A Kichijôji, l'Hamonika yokochô est un des hauts lieux de la vie nocturne dans le quartier.

DR

Plus de 400 stands s'y alignent aujourd'hui, y compris des commerçants d'Asie du sud-est ou d'autres continents.

– *Goruden gai* (quartier doré), à Shinjuku :
Avec ses quelque 250 bars, il est réputé pour être le quartier général des gens de lettres et de théâtre. Ce quartier est mis en scène dans de nombreux films et romans, notamment des polars.

– *Nonbei yokochô* (la rue des poivrots), à Shibuya :
Situé à côté de la gare de Shibuya, l'ambiance y est rétro, mais des bistros ou des bars pour la jeune génération y sont également implantés.

– *Hâmonika yokochô* (la rue de l'harmonica , à Kichijôji :
Établi dans un quartier populaire et estudiantin, ce *yokochô* rassemble des commerçants qui répondent aux besoins des habitants du quartier dans la journée, et est animée le soir grâce aux bars et aux restaurants. Un marché y est régulièrement organisé le matin.

– *Kameido yokochô,* à Kameido :
Localisé à la sortie nord de la gare, il est le reflet de l'arrivée des immigrés, et on peut y découvrir les cuisines mexicaine, népalaise ou philippine.

– *Sankaku Chitai* (le triangle), à Sangenjaya :
Plutôt un ensemble de ruelles, comme un témoignage des années 1940.

– *OK yokochô*, à Akabane
Avec sa trentaine de commerçants, ce *yokochô* est imprégné de l'atmosphère de l'époque Shôwa, et est souvent le lieu de tournage de films.

Ce regain d'intérêt pour les *yokochô* n'a pas laissé les investisseurs indifférents. Depuis une dizaine d'années environ, on assiste à l'apparition de complexes de restaurants portant le nom de *yokochô* et imitant l'ambiance populaire et rétro de leurs modèles . Cette année encore, deux nouveaux *yoko-*

chô de grande envergure ont été inaugurés à Tôkyô. Le premier se situe à Toranomon. Dans ce quartier d'affaires, le *Toranomon yokochô* occupe tout un étage du Toranomon Hills, le deuxième immeuble le plus haut de la capitale, bâti en 2014. Cette rue a plutôt l'allure d'un *food court* de luxe. S'y alignent vingt-six stands, supervisés par des chefs connus, et où le repas est facturé entre 25 et 100 euros par personne au dîner. Le *Toranomon yokochô* accueille des restaurants plutôt haut de gamme, s'amusant de ce décalage avec l'image populaire des *yokochô*.
Le deuxième, l'*Ebisu yokochô* est quant à lui implanté à Shibuya, et a été intégrée dans un immense complexe commercial bâti sur l'emplacement de l'ancien parc municipal Miyashita. il comprend dix-neuf restaurants, qui disposent au total de 1 550 places avec les terrasses. Ces deux complexes, qui ont attiré l'attention des médias locaux, semblent représentatifs de l'évolution des *yokochô*. Etant devenu un concept à la mode depuis plusieurs années déjà, certains y voient une sorte de "déjà vu" : encore un *yokochô* de plus !
Et si le dispositif de le *Toranomon Yokochô* ne ressemble que très peu à l'esprit de l'original, il peut, bien qu'involontairement, répondre à la nouvelle mode dans la restauration. Plutôt que de rester attablés pendant des heures, les clients peuvent passer d'un lieu à l'autre pour boire un verre, grignoter à leur rythme, commander à la carte et non un long menu imposé. Les produits de qualité sont au rendez-vous. Ce lieu "popularise" la haute cuisine, qui ne permettait pas jusqu'alors ce mode de consommation, bien que les prix ne soient pas accessibles à tous.
En revanche, l'*Ebisu yokochô* suscite plus de réflexions. L'ancien parc Miyashita a été détruit pour permettre la construction de ce nouveau complexe. Selon l'investisseur, qui a réalisé le nouveau parc en collaboration avec l'arrondissement de Shibuya, cette rénovation était nécessaire pour créer un espace aéré et facile d'accès pour les handicapés. Or, on peut tout aussi bien dire que ce parc, qui accueillait des sans-abris ou servait de point de départ à des manifestations, a subi la gentrification.
Le quartier de Shibuya permettait la cohabitation du passé et du présent, et laissait survivre plusieurs *yokochô*, traces des marchés d'après-guerre. Quelle que soit la raison de la rénovation, il est ironique de nommer un complexe commercial *yokochô*, en enlevant sa fonction première, celle d'un lieu ouvert à toutes les populations.
Tandis que la Covid-19 met en péril les authentiques *yokochô* à cause de la grande promiscuité, on vide de plus en plus le terme *yokochô* de son sens. Que restera-t-il de ces lieux, lorsque le mot même sera consommé et de nouveau considéré comme caduc ?
Va-t-il pouvoir revêtir une nouvelle valeur, à l'image du *Toranomon Yokochô* ? En attendant, espérons pouvoir à nouveau fréquenter pour de vrai l'un de ces *yokochô*...

Sekiguchi Ryôko



DR

Le Goruden gai de Shinjuku est célèbre pour avoir servi de décor pour de nombreux films.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le kappa *est le personnage le plus célèbre de la petite cité d'Iwate. Il fait partie du folklore local et est désormais connu dans le pays tout entier.*

Tôno, au cœur des légendes (2)

La petite ville d'Iwate possède un très ancien folklore qui ne manque pas de caractère.

Tôno n'est pas seulement le centre du houblon japonais (voir *Zoom Japon* n°104, octobre 2020), mais possède une histoire et une culture riches. La préfecture d'Iwate est constituée à 80 % de montagnes qui, pendant des siècles, ont isolé ses habitants du reste du Japon. Cette inaccessibilité a empêché tout contact significatif avec le royaume Yamato au sud et a permis à la religion locale et à des coutumes particulières de prospérer sans être perturbées.

L'extrême nord du Japon est resté un mystère jusqu'à ce que, au début du XX[e] siècle, l'érudit YANAGITA Kunio s'y rende et recueille les légendes et les histoires populaires de la région. Le livre qui a résulté de ses études sur le terrain, *Tôno monogatari* (Les Histoires de Tôno, 1910), est un ouvrage fondamental sur la tradition orale folklorique nippone et est considéré comme le point de départ de la discipline moderne des études culturelles et folkloriques japonaises.

Le début du siècle dernier a été une période où l'élite politique et économique modernisait tous les aspects de la société, et YANAGITA Kunio a été parmi les rares à regarder en arrière et à décider que quelqu'un devait préserver le mode de vie et la culture en voie de disparition du pays, au moins sur le papier. Au cours de ses errances à cheval dans la campagne de Tôno, il a trouvé des traces du Japon primitif qui existait avant l'importation du bouddhisme de Chine au VI[e] siècle.

Ce qu'il a découvert, c'est un monde sombre rempli d'expériences surnaturelles. Ce sont les endroits où les créatures maléfiques attaquent les humains errants qui s'égarent trop loin, surtout la nuit. Grâce à son ouvrage, par exemple, nous apprenons que les trois principales montagnes de la région, le mont Hayachine, le mont Rokkô-Ushi et le mont Ishigami, sont la résidence de trois *kami* (divinités) féminines. Aujourd'hui encore, on recommande aux

femmes de Tôno de ne pas escalader ces montagnes de peur d'éveiller leur jalousie.
En effet, il est difficile d'être une femme (ou un enfant), du moins d'après ces contes populaires. Les femmes et les enfants qui jouent dehors au crépuscule disparaissent souvent de façon mystérieuse. Ce phénomène est connu dans tout le Japon sous le nom de *kamikakushi* (caché par une divinité) et serait le fait de *tengu* (gobelins à long nez), de renards et de démons. *Tôno monogatari* est rempli d'histoires de chasseurs et d'autres hommes locaux qui errent dans les montagnes entourant le bassin du Tôno et découvrent des femmes perdues depuis longtemps, retenues en captivité par de grands hommes aux yeux sauvages qui mangent leurs enfants.
Ce sont des histoires que les gens ont racontées autour de l'âtre pendant les longs hivers sombres et sans ménagement de la région. Comme dans d'autres cultures, même en dehors du Japon, les dangers de la nature sont anthropomorphisés et transformés en entités mystérieuses et effrayantes pour rappeler aux gens que la vie est dure et qu'ils en ignorent les dangers à leurs risques et périls.
L'une des histoires les plus émouvantes du livre est celle de la belle fille d'un fermier qui a une relation profonde (certains diront même effrayante) avec son cheval. Lorsque la fille épouse le cheval, son père enragé et peut-être jaloux pend le cheval à un mûrier. Alors que la fille au cœur brisé s'accroche au cheval mort, son père lui coupe la tête avec une hache. A ce moment-là, la fille et la tête du cheval s'envolent ensemble vers le ciel pour se transformer en la divinité agricole Oshira-sama.
Oshira-sama fait partie des anciennes croyances populaires du Tôhoku (nord-est, nom donné à la partie nord-orientale de l'Archipel) ; vous trouverez cette divinité dans tout l'arrière-pays, parfois appelée de différentes façons. Les images d'Oshira-sama sont des bâtons de 30 centimètres de long fabriqués à partir de branches de mûrier ou de bambou. Ils sont habillés d'un tissu de couleur vive ou de brocart, qui est changé chaque année, et leur tête est soit sculptée comme celle d'un cheval ou d'un humain, ou encore laissée tel quel. Certains experts pensent que cette ancienne divinité est à l'origine des poupées *kokeshi* du Tôhoku. Elles sont parfois conservées dans un autel bouddhiste, car les habitants de la région n'ont jamais eu de problèmes à mélanger les anciennes et les nouvelles coutumes et croyances religieuses.
Cependant, les *kappa* (lutins des eaux) sont de loin les *yôkai* (monstre, voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017) les plus célèbres de Tôno. On en trouve des représentations partout dans la ville, mais le véritable *kappa* des contes populaires est loin d'être aussi mignon ou amical que les illustrations modernes tendent à le montrer. Un *kappa* peut être décrit comme une créature amphibie de la taille d'un enfant, avec une peau glissante, un bec pointu, des bras et des jambes semblables à ceux des humains, et des mains et des pieds palmés. Sa caractéristique la plus remarquable est une concavité unique en forme de plat au sommet de la tête. Bien qu'il puisse respirer sur terre, l'eau est son habitat naturel et la source de sa force. Le plat au sommet de sa tête doit toujours être rempli d'eau, sinon il perdra sa puissance et pourrait même mourir. Ainsi, si vous croisez le chemin d'un *kappa* menaçant, vous n'avez qu'à vous incliner. Lorsqu'il se penchera à son tour (après tout, il est Japonais), il renversera l'eau et devra battre en retraite. *Tôno monogatari* contient plusieurs histoires le concernant. Selon la légende numéro 59, par exemple, la plupart des *kappa* ont un visage vert, mais ceux de Tôno sont rouges. Un jour, une petite fille jouait dans un jardin avec ses amis quand elle a vu un enfant au visage rouge vif qui se cachait derrière un noyer. Elle a réalisé plus tard qu'il s'agissait d'un *kappa*.
Un bon endroit près de Tôno où l'on peut les chasser est le Kappabuchi. Près de ce joli ruisseau d'eau calme, vous trouverez quelques concombres et des cannes à pêche primitives. Les *kappa* adorent les concombres, vous pouvez donc les utiliser comme appâts pour en attraper un. Mais faites attention, car ils sont extrêmement forts, surtout lorsqu'ils




La région a longtemps été isolée, favorisant le développement de coutumes particulières.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le meilleur moyen d'attirer un kappa *est de se servir de concombres comme appât.*

sont dans l'eau ou à proximité, et sont d'excellents lutteurs de sumo.

Les *kappa* sont également connus pour tirer les enfants et les chevaux dans l'eau. La légende numéro 58 raconte l'histoire d'un enfant qui emmène son cheval à l'Obako pour l'abreuver. Pendant que l'enfant joue, un *kappa* apparaît soudainement et essaie de tirer le cheval dans l'eau profonde. Cependant, le cheval s'avère trop fort et finit par traîner le *kappa* à l'intérieur de son écurie. Lorsque les villageois le trouvent caché sous la paille, ils décident de le laisser partir à condition qu'il cesse de jouer de tels tours. Finalement, le *kappa* quitte cette zone et se rend dans une autre rivière.

Pour être juste, les *kappa* ne sont pas toujours malicieux. Par exemple, on dit qu'ils protègent les temples et autres lieux du feu. A côté du Kappabuchi, il y a d'ailleurs un petit temple où les femmes enceintes prient pour un bon allaitement. Cependant, la relation des *kappa* avec les femmes humaines n'est pas toujours aussi innocente, car ils sont connus pour engrosser les femmes (légendes 55 à 59) qui plus tard portent des demi- *kappa* grotesquement déformées. On dit que ces enfants sont écrasés à la naissance dans un mortier.

Plus que de croire ou non aux légendes présentées dans le *Tôno monogatari*, il est intéressant de noter comment ces contes populaires étaient utilisés pour réguler le comportement des gens et donner un vernis mythologique à certains faits désagréables de la vie. Par exemple, les mères japonaises utilisaient les contes liés aux *kappa* pour effrayer les enfants et les éloigner des plans d'eau dangereux. Aujourd'hui encore, les administrations publiques de tout le Japon placent près des rivières des panneaux colorés représentant un *kappa* tirant un enfant dans l'eau. Puis il y a eu l'infanticide - une pratique assez courante dans les zones rurales les plus pauvres du Japon. Tuer un nouveau-né n'a jamais été facile, et faire porter le chapeau à un *kappa* était un moyen commode de justifier la mort d'un bébé difforme ou né hors mariage.

Malgré ces histoires macabres, le *kappa* est sans doute le *yôkai* le plus connu et le plus aimé du Japon et il

apparaît dans de nombreuses œuvres d'art, de littérature et de culture populaire. Même AKUTAGAWA Ryûnosuke, célèbre auteur de *Rashômon*, a écrit une allégorie moderne à propos d'une société *kappa* clandestine en 1927. Plus récemment, les fameuses *Tortues Ninja* du cinéma ont été assimilées à des *kappa* (probablement en raison de leur carapace commune) alors qu'elles n'ont en fait rien à voir avec eux.
Si vous voulez en savoir plus sur les *kappa* et Tôno mais que vous n'avez pas la chance de voyager au Japon, la deuxième meilleure chose à faire est de regarder *Un Eté avec Coo (Kappa no Kû to Natsuyasumi,* 2008), merveilleux long métrage d'animation réalisé par HARA Keiichi à partir de deux romans de KOGURE Masao. C'est l'histoire d'un écolier qui vit dans la banlieue de Tôkyô et qui découvre un jour un bébé *kappa* appelé Coo dans la rivière près de sa maison. Les deux deviennent amis, et lorsque le garçon réalise que le *kappa* ne peut pas s'adapter au mode de vie de Tôkyô, il l'emmène à Tôno à la recherche de sa terre ancestrale.
On trouve des images et des statues de *kappa* partout à Tôno et dans ses environs. L'un de ces endroits est le Fukusenji, un magnifique temple appartenant à la secte bouddhiste Shingon dont le vaste complexe se trouve sur une colline et protège la ville des mauvais esprits qui, selon la tradition, descendent du nord. Un certain nombre de bâtiments, dont une pagode à cinq étages et un sanctuaire consacré à Bishamon (l'un des sept dieux de la chance), bordent les chemins sinueux qui mènent à la salle principale du temple, au sommet de la colline. Cette salle abrite la plus grande image en bois de Kannon, la déesse de la miséricorde, une statue de 17 mètres de haut sculptée à partir d'un seul arbre de 1 200 ans, dont la réalisation a pris 12 ans.
Tôno semble un endroit approprié pour avoir une statue aussi majestueuse de Kannon, une déesse qui accorde le salut aux souffrants et aux affligés, et dissipe le mal et les calamités qui nous entourent. En effet, l'histoire de la ville, comme celle du reste de la préfecture, est remplie de famines tragiques, dont la pire est survenue en 1754 lorsqu'un quart du bassin est mort de faim pendant deux années consécutives de mauvaises récoltes. 30 ans plus tard, un prêtre bouddhiste passait ses journées dans une forêt tranquille près du sanctuaire d'Atago à lire des sutras pour réconforter les esprits des victimes tout en sculptant des images de 500 rakan (disciples du Bouddha) sur des rochers épars. Aujourd'hui, on peut encore voir des centaines de ces sculptures, bien que la plupart aient été recouvertes de mousse.


Le Kappabuchi, lieu préféré des kappa *à Tôno.*

Pendant la période Meiji (1868-1912), Tôno a développé une industrie de la soie qui a été détruite par un froid intense pendant l'hiver 1905-06. Une fois de plus, les habitants de la région ont été réduits à manger des racines sauvages. Beaucoup ont été contraint de déménager ou en sont morts.
Un autre endroit qui vaut la peine d'être visité se trouve à dix minutes de marche de Kappabuchi. Le Denshôen est un musée folklorique en plein air où l'on peut découvrir l'histoire de Tôno, la façon dont ses habitants ont coexisté avec le climat et les conditions de vie difficiles de la région, et le sentiment d'intimité et d'admiration que les Japonais éprouvent envers leurs divinités. Le lieu présente quelques grandes maisons à toit de chaume, dont un bel exemple de *magariya*, l'habitation traditionnelle où les agriculteurs de la région vivaient avec leurs animaux. Le *magariya*, qui signifie littéralement "maison courbée", avait la forme d'un "L" : la famille occupait la partie longue du "L" et les animaux la partie courte. Les chevaux ne pouvant pas survivre au rude hiver du Tôhoku, un espace a été construit pour eux à l'intérieur de la maison familiale.
Dans le passé, les fermiers pauvres et peu sophistiqués de la région étaient considérés par le reste du pays comme les péquenauds du Japon. YANAGITA Kunio a essayé, avec ses recherches, d'insuffler à leur vie un nouveau sentiment de fierté, mais c'est un mangaka, KATSUMATA Susumu, qui a dessiné le portrait définitif de ces gens (voir *Zoom Japon* n°29, avril 2013 et n° 43, septembre 2014). Alors que YANAGITA Kunio tout comme TSUGE Yoshiharu (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019), un autre mangaka qui a souvent visité le Tôhoku étaient des étrangers qui les observaient de loin, KATSUMATA était un garçon du cru (il est né dans la préfecture de Miyagi, juste au sud d'Iwate) et a construit des récits du point de vue des personnages eux-mêmes, faisant preuve d'une profonde empathie et d'une réelle compréhension.
Son œuvre la plus aboutie, *Neige rouge* (*Akai yuki,* trad. par FUJIMOTO Satoko et Eric Cordier, éd. Cornélius, 2008), n'hésite pas à dépeindre la dure réalité du Tôhoku, car ses histoires mettent en scène des gens pauvres dont la vie est dominée par la promiscuité, l'adultère, la violence domestique, la prostitution et le viol. Cependant, il conserve toujours un regard sympathique et sa fiction – une sorte de réalisme magique – ne manque jamais de rendre compte de la coexistence parfois comique, parfois dramatique, entre les êtres humains et les créatures surnaturelles qui peuplent leur monde - y compris, bien sûr, de nombreux *kappa* malicieux.

JEAN DEROME

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

INFORMATIONS PRATIQUES

DEPUIS TÔKYÔ, le plus facile est d'emprunter le Tôhoku Shinkansen jusqu'à Shin-Hanamaki (environ 3 heures) De là, changer pour la ligne Kamaishi jusqu'à Tôno (environ 55 minutes).

ZOOM JAPON **Publié par les éditions Ilyfunet**
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info



Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Jean Derome, Gabriel Bernard, Gianni Simone, KOGA Ritsuko, Mario Battaglia, Eric Rechsteiner, SEKIGUCHI Ryôko, TAKACHI Yoshiyuki, KASHIO Gaku, TANIGUCHI Takako, Marie-Amérie Pringuey, ETORI Shoko, NIITSU Mika, MASUKO Miho, Marie Varéon (maquette)



événements

● **débutante : New selection of Japan Foods**
Jusqu'au 28 février 2021 découvrez des basiques de la gastronomie japonaise aux produits les plus spécifiques, des condiments épicés aux douceurs suaves et sucrées, c'est tout l'archipel qui s'est donné rendez-vous dans une démonstration de savoir-faire et d'authenticité. En vente dans une dizaine de points à Paris, et en e-shop sur takumif.com et Amazon.

● **Exposition «Influences nippones»**
jusqu'au 10 décembre 2021 en Limousin Du Kimono au Manga, une culture du papier. Dans un décor inédit, au pays du Soleil-Levant, découvrez de nombreuses œuvres originales et une véritable culture du papier. De l'estampe classique au manga, sculpture, origami, peinture sumi-e, gravure, papier mâché ou découpé,... le papier est sublimé par des artistes internationaux de grand talent. Moulin du Got 87 Saint-Léonard-de-Noblat
www.moulindugot.com



cours

● **Stage intensif de japonais pour débutant (en présentiel ou distanciel)**
du 26 janvier au 19 mars 2021 - 32 heures - mar. et ven. 19h-21h - 395€ TTC. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

● **Nouveau : atelier haiku et tanka**, samedi 7 novembre de 15h à 17h, 2h - 35€. Réservation sur
www.espacejapon.com

emplois

RECHERCHONS PREPARATEUR OU PREPARATRICE DE COMMANDE
**Fonction: préparation de commandes (picking, vérification et emballage), gestion des arrivées produits et plus généralement gestion et rangement des produits au départ et à l'arrivée.
**Profil: personne rigoureuse et volontaire avec un minimum de capacité en anglais et informatique. Pas de diplôme particulier demandé mais des connaissances dans les produits que nous proposons sont indispensables.
**CDD 6 mois transformable en CDI, 35h/semaine, lieu de travail A Pt evêque (38780).
Merci d'envoyer votre CV et lettre de motivation à :
emploi@satsuki.fr

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)

Emploi	50€ttc	Amitié	40€ttc
Evénement	45€ttc	Logement	35€ttc
Cours	40€ttc	Divers	30€ttc

divers

● **Atelier Kaba EURL Architecture et paysage,** responsable Naruse Hiroshi, avec la collaboration de Luc Etivant, vous propose :
- la création et la réalisation de jardins japonais.
- l'aménagement intérieur et extérieur résidentiel ou commercial.
tél : 01 4113 6005
contact@atelierkaba.fr
http://atelierkaba.fr





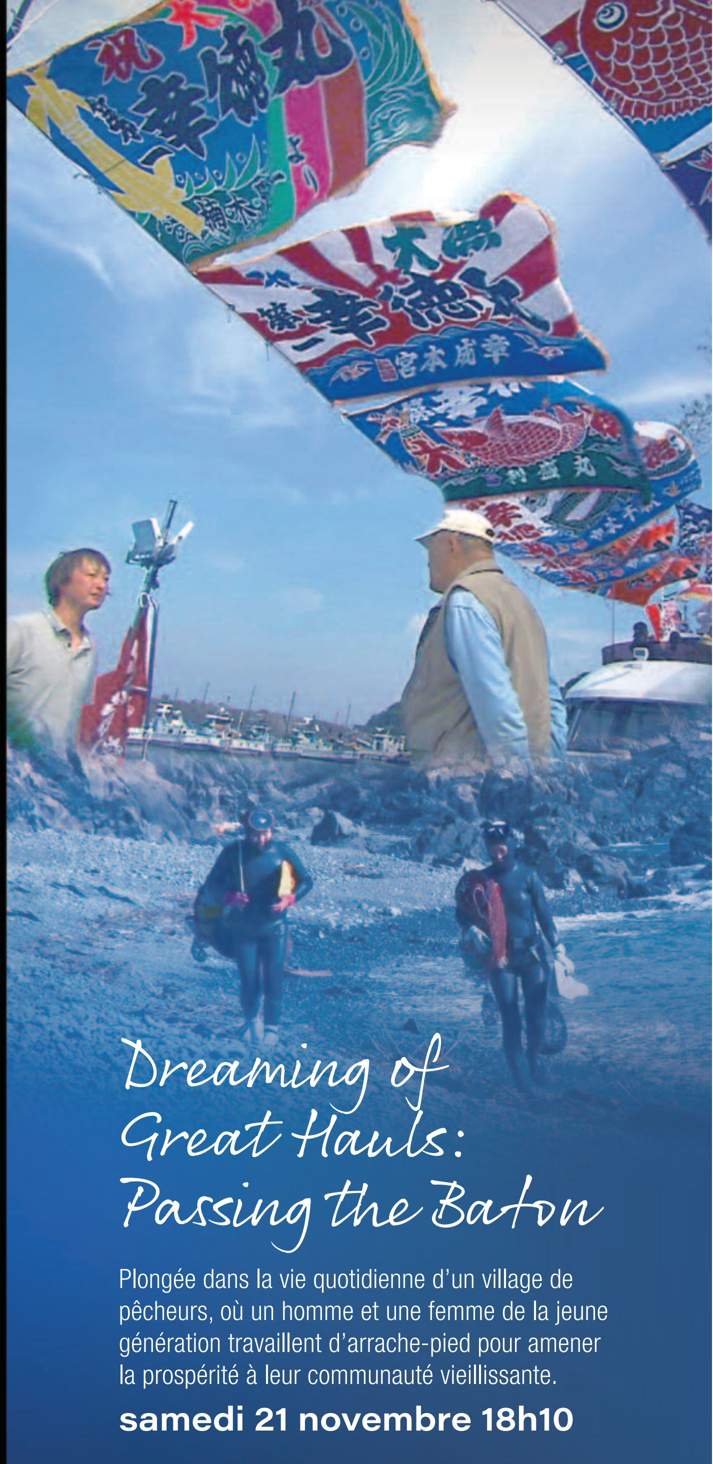
Broadcasters' Eye

Le meilleur de la télévision privée au Japon

Notebooks of Heritage: Reclaiming Traditions of the Ainu People

Un jeune homme redécouvre ses racines aïnoues à travers des carnets tenus par son grand-père, et cherche à faire revivre ce précieux héritage culturel.

dimanche 15 novembre 18h10



Dreaming of Great Hauls: Passing the Baton

Plongée dans la vie quotidienne d'un village de pêcheurs, où un homme et une femme de la jeune génération travaillent d'arrache-pied pour amener la prospérité à leur communauté vieillissante.

samedi 21 novembre 18h10

Disonible en VOD: www.nhk.or.jp/nhkworld/en/ondemand/video/

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :

CANAL
canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264

En direct sur le web et l'appli gratuite :
nhk.jp/world

